

« Pour une économie de l'ambivalence, l'allégorie militaire dans *Corps à corps: journal de sida* d'Alain Emmanuel Dreuilhe »

Suzanne Robillard

Pour citer cet article :

Robillard, Suzanne. 1998. «Pour une économie de l'ambivalence, l'allégorie militaire dans *Corps à corps: journal de sida* d'Alain Emmanuel Dreuilhe», *Postures*, Dossier «Écriture et sida», n°2. En ligne <<http://revuepostures.com/fr/articles/robillard-2>> (Consulté le xx / xx / xxxx). D'abord paru dans : Robillard, Suzanne. 1998. «Pour une économie de l'ambivalence, l'allégorie militaire dans *Corps à corps: journal de sida* d'Alain Emmanuel Dreuilhe», *Postures*, Dossier «Écriture et sida», n°2, p. 49-64.

Pour une économie de
l'ambivalence, l'allégorie
militaire dans *Corps à corps* :
journal de sida
d'Alain Emmanuel Dreuilhe

Suzanne Robillard

Une histoire ne serait pas celle de ce qu'il peut y avoir de vrai dans les connaissances; mais une analyse des « jeux de vérité », des jeux du vrai et du faux à travers lesquels l'être se constitue historiquement comme expérience, c'est-à-dire comme pouvant et devant être pensé. À travers quels jeux de vérité l'homme se donne-t-il à penser son être propre quand il se perçoit comme fou, quand il se regarde comme malade, quand il se réfléchit comme être vivant, parlant et travaillant, quand il se juge et se punit à titre criminel? À travers quels jeux de vérité l'être humain s'est-il reconnu comme homme de désir?

Michel Foucault, *Histoire de la sexualité 2. L'usage des plaisirs*.

L'allégorie militaire omniprésente dans *Corps à corps : journal de sida* d'Alain Emmanuel Dreuilhe lui donne sa perspective et en structure l'énonciation; elle le soutient. Bien que ce soit par la mise en discours du sida qu'elle apparaît, les résultats qu'elle produit et les processus par lesquels elle se déploie dans le texte la dépasse. C'est elle qui régit l'organisation globale des motifs textuels qui traversent

Corps à corps. Dreuilhe s'en sert comme d'un moteur d'écriture. Il semble confondre son sida à la guerre pour ainsi traiter des divers discours auxquels renvoie ce dernier. De plus, à cause de son caractère mouvant, l'allégorie militaire instaure à la fois l'ambivalence et le paradoxe. Il en résulte essentiellement deux choses : 1. l'allégorie militaire permet au texte de se dérober, de refuser toute dénomination en sublimant la clôture des codes et de la représentation, 2. de même, la construction de la subjectivité et de l'identité sexuée, qui émergent de ce journal de sida, peuvent ainsi se dégager de dénominations culturelles réductrices. Le texte de Dreuilhe, en refusant d'être réduit à un simple témoignage, montre un sujet qui ne veut pas être diminué aux *a priori* du discours social sur le sida et les homosexuels. Un sujet qui, par et à travers l'écriture, dit et sait quelque chose du sida, de la mort et de la société.

Penser un journal de sida, à la lumière de l'économie du paradoxe qui se dessine, suppose de se concentrer aux endroits où se manifestent, avec le plus d'acuité, les effets de la maladie et de l'allégorie. Les trois aspects suivants du journal de sida d'Alain Emmanuel Dreuilhe retiendront mon attention : la question du projet autobiographique, la représentation du corps malade et l'élaboration de l'identité sexuée qui s'y rattache, et enfin, la fonction sociale de ce type « d'objet culturel », les modalités de sa mise en relation avec le discours social sur le sida et les homosexuels.

De la guerre à la maladie — ou l'inverse

Pour le diariste séropositif ou atteint du sida, si la mise en récit de soi est avant tout l'affirmation d'une subjectivité propre, elle devient à cause du sida une lutte pour la survie. Dreuilhe écrit : « [...] il est certainement magique que l'aggravation de ma maladie se soit suspendue depuis que j'ai entrepris ce journal ¹. » Affirmation dont les journaux de Guibert, de Duve et bien d'autres auteurs de journaux du sida portent l'écho. Or, ce n'est pas le sida en tant que maladie mortelle qui alimente l'écriture du journal, mais bien la guerre. Effet de lecture qui étonne, mais phénomène somme toute peu surprenant dans les récits du sida². Le journal de Dreuilhe recourt à des métaphores guerrières : le virus est l'envahisseur, le système immunitaire résiste avec comme

allié l'arsenal chimiothérapeutique; les spécialistes pillent, la communauté gai s'organise en résistance; le discours dominant condamne, critique, moralise, mais la littérature du sida fait entendre autre chose. Le titre du journal de Dreuilhe, *Corps à corps*, annonce le paradigme guerrier. De même, les titres des douze textes qui composent le journal renvoient, à des degrés divers, au combat. Manifeste dès les premières lignes par des expressions telles qu'« onde de choc », « fléau », « lieu de la catastrophe » etc., cette surenchère étonne. La tentation est grande d'y voir une prescription de lecture ou encore le camouflage de ce qui importe vraiment. Ici, ce qui importe est l'expérience de vivre avec le sida et davantage de l'écrire. La guerre, à laquelle il est constamment fait référence, fait-elle office d'écran devant l'essentiel ou est-elle la source qui permet à la parole de se délier et à l'expérience de s'écrire?

Le projet autobiographique

Même si je finis, comme les autres, par mourir (du SIDA j'entends), je n'ai plus peur de lui car les pages qui précèdent m'ont purifiées [...]. Je serai mort pour une cause à laquelle je n'aurai pas renoncé : l'acceptation de mes forces et de mes faiblesses, mon respect pour mon homosexualité et celle des autres [...](p.189).

L'ambivalence entre le social public et le privé, qui découle de la publication d'un tel texte autobiographique, agit sur la construction du sujet à l'intérieur du récit. Cette ambivalence permet d'envisager l'appartenance à un groupe (stigmatisé) comme constitutive d'une identité « type ». Il ne s'agit cependant pas de prêter aux corpus des récits autobiographiques du sida une identité textuelle se fondant sur l'identité sexuelle des auteurs. Par contre, l'imaginaire populaire vis-à-vis du sida se nourrit encore largement de l'équation sida = homosexualité mâle, mise en place par le discours biomédical depuis le début de l'épidémie. Pensons, par exemple, au premier acronyme de la maladie, l'associant directement aux homosexuels (GRID : Gay Related Immune Deficiency), ainsi qu'au fait que le sida soit considéré comme une MTS (maladie transmise sexuellement, renforçant l'idée de la promiscuité sexuelle des homosexuels) davantage que comme une maladie infectieuse comme l'hépatite. De fait, Susan

Sontag, dans son essai sur les représentations métaphoriques des maladies, affirme que :

[le sida] confirme aussi une identité, et aux États-Unis parmi le groupe à risque le plus durement touché au début, les homosexuels, elle a cimenté la communauté tout en constituant une expérience qui expose le malade à toutes sortes de harcèlements et de persécutions³.

L'argument de l'orientation sexuelle est à prendre en considération. Et ce, non seulement du point de vue de la généricité des textes, mais aussi par rapport à la construction du sujet et à l'importance que prend la reconnaissance de l'identité sexuée à l'intérieur du récit autobiographique du sida.

À cet égard, l'apport théorique des « *Queer studies* » est non négligeable. Les « *Queer studies* » sont un outil théorique permettant d'intégrer la sexualité à la réflexion qui se penche sur l'organisation sociale, politique, artistique et discursive de divers objets culturels. Issue de l'activisme gai américain, cette pensée s'attache, dans ses grandes lignes, à réévaluer la portée des sciences sociales en questionnant le caractère binaire des sexes. La présumée nature des sexes n'est pas pour eux un fondement matériel dénué d'historicité mais plutôt un dispositif de savoir/pouvoir : l'hétéronormalisation. Libérée des dispositions conceptuelles qui dressent les hommes contre les femmes et vice-versa — sur la base de l'hétéronormalisation, de l'économie de (re)production et des catégories sexuelles —, la pensée des « *Queer studies* » s'oppose aux stratégies identitaires qu'elle considère restrictives — il y a un prix à payer pour toute définition de l'identité. Suivant cela, l'exploration d'identités toujours et de plus en plus marginales permettrait de désarticuler les différentes définitions identitaires restrictives régies par l'hétéronormalisation. Les penseurs *Queer* réproouvent d'ailleurs le concept d'orientation sexuelle qui, selon eux, réifie et essentialise l'identité sexuelle. Ils prônent la déconstruction des catégories identitaires pour ainsi miner les dispositifs d'oppression. Dans cette optique, la construction du sujet devient un performatif qui ne peut être réduit à une supposée essence, mais entretient des liens complexes et toujours mouvants avec les structures du langage et du pouvoir — la culture au sens large.

Par contre, dans la perspective de la théorie des mouvements sociaux, la dissolution de l'identité comporte un danger politique. La reconnaissance d'une identité — qui dans l'optique « *queer* » correspond à un assujettissement — est pourtant une dimension fondamentale de toute lutte sociale, garante de l'émancipation de groupes sociaux opprimés par un discours dominant. Dans le cas de la crise du sida, les hommes homosexuels sont non seulement apparus comme les victimes de cette maladie, mais en ont été considérés comme les responsables. Ce qu'il faut à mon avis retenir, c'est la prise de conscience des limites de la construction de l'identité, c'est-à-dire des processus d'exclusion inhérents à toute définition ponctuelle d'une identité.

Cela dit, la communauté identitaire, à laquelle les auteurs de plusieurs récits de sida s'identifient, est significative dans la mesure où elle influe sur l'inscription sociale du sujet et sur la nature des rapports qu'il entretient à la maladie et à l'homosexualité⁴. Hervé Guibert, dans *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* parle du sort thanatologique commun qui unit entre eux les malades du sida⁵. Pour Dreuilhe, la pensée d'une communauté identitaire participe de l'allégorie militaire qu'il élabore tout au long de son journal, et la motive en partie. Il écrit : « Si j'ai été amené, inconsciemment au départ à rapprocher cette épidémie de la guerre, c'est qu'il s'agit avant tout d'une affaire d'homme [...] » (p. 31). Non seulement s'agit-il pour Dreuilhe d'une affaire d'homme, mais il poursuit en reléguant à la périphérie le cas des femmes et des enfants infectés par le VIH :

Il y a bien de plus en plus de femmes et d'enfants frappés du sida, mais ils me font plutôt penser aux populations civiles massacrées par l'ennemi avant d'avoir pu être évacuées vers l'arrière. Ce sont des figures masculines — sinon viriles — qui dominent la communauté des chercheurs et des politiciens, des militants et des prêtres, qui s'organisent autour de l'armée des sidatiques, elle aussi bien sûr très largement masculin (p. 31).

D'office, pour Dreuilhe, le sida est viril, violent. Le sida est une guerre entre hommes. Le discours social sur ce dernier de même que le texte de Dreuilhe contribuent à poser les catégories sexuelles comme un dispositif de savoir/pouvoir.

Frontières et circulation : carte et parcours de la représentation

L'extrait qui précède illustre l'importance que prennent les opérations de bornages. Il est tiré du premier texte du journal intitulé : *Panorama en trompe l'œil*. De fait, une frontière est clairement tracée entre le monde de la santé et le monde de la maladie, entre l'homme et la femme, et à l'intérieur même de cet espace de figures masculines, entre les alliés (bien portants) et les appelés (malades). Plus loin dans le même texte, Dreuilhe procède à une distinction encore plus précise à l'intérieur même de la faction des appelés. Distinction qu'il fonde sur la race, le statut social et les cause de la contamination des malades⁶. En parlant des toxicomanes et des noirs hétérosexuels, Dreuilhe constate que :

Leur Légion étrangère est composée d'éléments jugés douteux par l'honorable société. [...] Leur SIDA est une forme d'expression du désespoir qui coulait dans leurs veines. Rares sont les passerelles entre ces deux armées, qui s'ignorent quand elles ne se méprisent pas, l'une pour ses mœurs contre nature et l'autre pour sa criminalité élevée (p. 32).

Dominées par l'isotopie guerrière, ces distinctions sexuelles, raciales et sociales définissent, en quelque sorte par la négative, le terrain paradoxal où s'enracine la communauté identitaire des hommes homosexuels atteints du VIH et/ou séropositifs.

Pour reprendre la thèse de Sander Gilman dans *Diseases and Representation*, la notion de frontière est à la base de l'exercice de représentation de la maladie. Par l'esthétisme de la représentation, la menace de la maladie, de la souffrance et de la perte est circonscrite en un espace culturel contrôlé par les structures de l'art. Culturellement acceptées, ces diverses structures artistiques, où peuvent être représentée la maladie, apparaissent comme une frontière qui protège le spectateur de la contamination et de l'effondrement en le définissant précisément comme un spectateur :

Our examination of the image of the sufferer provides us with rigid structures for our definition of boundaries of disease, boundaries that are reified by the very limits inherent to the work of art [...]. In placing such images within culturally accepted categories of

representation, within « art », we represent them as a social reality, bouded by a parallel fantasy of the validity of « art » to present a controlled image of the world⁷.

Dans *Corps à corps*, à cause du caractère autobiographique du texte et de la circulation de l'allégorie militaire, on assiste plutôt à la faillite de cette rigidité de la représentation. Par l'allégorie militaire, toute une série de bornes et de frontières sont posées pour être aussitôt démontées par la circulation qu'instaure la métaphore. L'allégorie militaire agit en premier lieu comme un logiciel, une interface qui permet de communiquer avec la maladie sans directement s'adresser au sida. Encore une fois, cependant, Dreuilhe brouille les pistes lorsqu'il écrit vers la fin de son journal : « Je m'adresse au SIDA lui-même » (p. 188).

La perception du corps malade est soumise à un effet de frontière, indissociable du paradigme guerrier. Dreuilhe conseille d'adopter un esprit de guérilla par rapport à la présence du VIH dans son sang : « Je suis chez-moi dans mon corps et c'est au sida de déloger. » (p. 17), « La maladie m'amène à accomplir le slogan patriotique de Kennedy: il ne s'agit plus de demander ce que mon corps peut faire pour moi, mais ce que je peux faire pour mon corps [...] » (p. 17). Une cartographie du corps fragmenté, morcelé et blessé — à l'image d'un terrain de bataille — s'ensuit : « Pour peu, je planterais des drapeaux sur les organes déjà envahis de mon corps [...]. Je pourrais aussi indiquer sur une carte d'état-major corporelle, les organes crus perdus et reconquis de vive lutte [...] » (p. 15). Dresser ainsi la carte de son corps affirme à la fois un désir de visibilité du corps de même que sa disparition. Le corps désarticulé, en morceaux, n'est plus érotique. Désormais, la contamination est contenue à l'intérieur du territoire corporel; elle ne s'adresse qu'au corps physique. Cette remarque est importante dans la mesure où la géographie du corps se projette de l'intérieur (organes contaminés, virus) vers l'extérieur (culture, langue). Or, le territoire de la culture et surtout celui de la langue est en quelque sorte sain, préservé des attaques du virus :

Le corps est une patrie dans laquelle on a grandi. [...] Cette culture et mon corps, dont je profitais en ingrat, sont les deux piliers encore debout auxquels j'essaie d'arrimer solidement ma rage de vivre pour que le fleuve de boue du sida ne m'emporte avec lui. [...] Je n'aurais

jamais pu écrire ce livre en anglais [...]. Élevé dans le concert des langues exotiques de notre ancien empire colonial, j'ai su, dès mes premiers balbutiements, que ma première et dernière planche de salut serait la langue de ma famille, notre français (p. 19).

Avec son récit autobiographique du sida, Dreuilhe fait participer l'intime au public, l'intérieur de son corps à sa culture. En faisant cela, il abolit la frontière biologique, comme s'il montrait l'envers d'un corps à corps amoureux dans le cadre duquel l'échange des fluides corporels menace et contamine l'intégrité physique. Ici, la prophylaxie et l'érotisme se déplacent du corps physique vers un corps-nation. Par la fluidité de la circulation entre la culture et le corps, le sujet, bien qu'atteint du sida, s'aménage un espace où une identité sexuée a la possibilité de naître.

Subjectivité et perception

Évidemment, la notion même de subjectivité est inévitablement tributaire du contexte socio-historique duquel elle émerge. Du fait de sa maladie, Dreuilhe juxtapose son corps à sa langue maternelle, fait de cet amalgame corps/langue/culture sa patrie. Français des colonies vivant en exil volontaire aux États-Unis, son caractère d'étranger lui était apparu comme une protection contre cette nouvelle maladie, ce « cancer gai », dont il entendait parler tout au début de l'épidémie du sida. D'un point de vue anthropologique, les codes culturels participent à la définition de l'identité d'un groupe culturel et des individus qui le compose. Ici, recourir à la culture française équivaut à battre en brèche l'idée d'une culture gaie et à faire de l'orientation sexuelle un argument de seconde zone. Dreuilhe affirme par-là qu'il n'est pas qu'un homosexuel : « Mon nationalisme a pour souci prioritaire — comme tous les nationalismes — de chercher à préserver mon indépendance, ma souveraineté et l'intégrité de mon territoire. » (p. 187)

La perception de la condition du sidéen est elle aussi soumise à cet amalgame. En ce qu'elle est ambivalente entre le nous et le je : « Nous n'avons pas une vision lisse et composée de notre condition. » (p. 14), qu'elle résiste à une définition précise : « Au fil des mois pendant lesquels j'ai écrit ce journal, j'ai été tour à tour plusieurs sidatiques [...] » (p. 14), qu'elle est aussi le terrain de bataille où se mène la lutte

contre le sida et les discours qu'il produit : « Nous avons chacun une perspective différente de notre champ de bataille et de l'ensemble des opérations. » (p. 186)

Le champ de bataille auquel Dreuilhe fait allusion prend la forme du texte que le lecteur tient entre ses mains. Il en parle même comme d'une entreprise médico-littéraire. Plus loin, il le compare à un montage photographique où, écrit-il : « [...] j'ai cherché à présenter toute une série de clichés de la même chambre de malade [...] » (p. 13). Ailleurs, il avance qu'il s'agit d'une pétition, d'un journal tract. Il ne s'agit jamais d'un simple journal. En refusant la rigidité de la forme, Dreuilhe opère un court-circuit. Cette chose, nous dit-il, en est une autre et cette autre, encore une autre. Ce journal vous échappe. Le sida se dérobe à toute définition, à tous les antiviraux.

Du côté formel, le journal, en plus d'introduire le discontinu comme condition de la continuité, permet au texte de résister à la contraction du temps; d'échapper à la linéarité temporelle. Il importe de souligner qu'en adoptant cette forme, le diariste intègre le temps de l'écriture au temps de la narration. Le journal existe donc dans un hors temps, sorte de présent perpétuel. Pour le sujet du journal de sida, le temps se contracte. Il est soumis aux manifestations physiologiques de sa maladie et au poids psychologique⁸ de savoir sa fin prochaine. La forme fragmentée du journal renvoie aussi bien à la perception du corps malade qu'au sentiment d'urgence ressenti par l'écrivain dont l'espérance de vie est sanctionnée par la présence du VIH dans son sang. L'impossible unité du sujet prend ici un sens pratique, corporel et physique. Et, cette désarticulation de l'unité s'intègre à la fois dans le corps du texte et dans le corps du diariste. Si Dreuilhe compare son corps et sa culture à une nation, s'il explore, par la maladie, la géographie de son corps et, par sa thérapie, celle de sa pensée, l'écriture demeure l'outil privilégié dont il dispose pour y faire face : « Plus que ma thérapie, l'écriture m'a fait comprendre la complexité des sentiments que ma situation faisait naître en moi. » (p. 185) En ce sens, l'écriture intime souligne une relation équivoque entre la mémoire et l'imaginaire, la fiction et l'autobiographie. Théâtre d'ombre de l'écriture, le réel passe au tamis du langage : « Beaucoup m'objecteront, si jamais ils me lisent, que je fais de la littérature et que je parle davantage de moi-même que de la cause des sidatiques, des humiliations et des drames quotidiens qu'ils vivent à cause de cette épidémie. » (p. 186) Persistent, à travers

l'écriture, la volonté d'un arrachement au réel, mais aussi, celle de rétablir un lien avec la réalité. Si l'écriture prétend s'arracher à l'immédiateté de l'expérience, délivre-t-elle du monde qu'elle livre? Si la mise en récit de la souffrance et de la proximité de la mort est une mise en fiction, contribue-t-elle à faire de la mort l'ultime fiction?

L'écriture même du journal est mise sous tension par l'ambivalence manifeste autour de laquelle le texte s'articule. Cette tension est créée par la juxtaposition d'une part du désir de différenciation qui s'exprime, du côté thématique, par la construction de bornes et de frontières et, d'autre part, de l'effort esthétique soutenu qui grâce au paradoxe et à l'ambivalence transforme chaque chose en quelque chose d'autre. Ainsi, la forme qu'emprunte le texte de Dreuilhe, au lieu de supporter l'énoncé, semble le contredire. Cette opposition entre le fond et la forme semble annuler toute possibilité de centre (et de sens), abolir le recours à quelques points de repère que ce soit. Dreuilhe illustre, dans le corps de son texte, l'impossible saisie de la logique du sida dans ses multiples implications (la mort est illogique). Or, qu'est-ce qui résiste à cette annulation si ce n'est cet autre paradoxe : le moment de la découverte de soi est, pour l'écrivain du journal de sida, en *même temps* le moment où le corps se décompose, où la mort approche.

La mort en question

Corps à corps s'écrit véritablement sur fond de mort et ce, bien que soit revendiqué haut et fort le fait d'être toujours vivant, et que se trouve critiqué le discours médiatique qui présente le sida comme un mort en sursis et, de surcroît, contagieux. D'entrée de jeu, le paradigme du sida et son corollaire obligé, la mort, sont brutalement placés au cœur de l'écriture. Pour reprendre Chiantaretto⁹, l'inscription à même le texte autobiographique de la figuration d'un absent participe à la mise en scène du fantasme d'être le témoin de sa propre mort. Ce serait le statut spécifique de la mort qui viendrait structurer l'énonciation du projet autobiographique.

Le projet autobiographique de Dreuilhe procède d'un double ancrage dans la mort. D'une part, la mort de son conjoint en qui il se reconnaît, puisqu'il était atteint de la même maladie, mobilise un

investissement d'affect propre à la première étape du travail du deuil. La présence imaginaire du disparu perdue dans l'écriture et, ici, va même jusqu'à la motiver tout en permettant la mise en place de l'allégorie militaire :

N'ayant plus d'interlocuteur [après la mort d'Olivier], seul protagoniste de mon drame, j'ai commencé à tenir un journal, le premier de ma vie, dont ces pages sont extraites. [...] j'ai repeuplé mon univers du seul être qui me manquait. [...] je me suis retrouvé à l'air libre, une mitrailleuse entre les mains. Ce n'était pas une hallucination : Il y avait une armée autour de moi et je ne l'avais pas vue. Ce qui suit n'est pas une métaphore, une allégorie tout au plus (p. 60).

D'autre part, la maîtrise de la perte, qui suppose de nouvelles satisfactions à être en vie, pose problème. En effet, le lien identificatoire entre le sujet et l'objet d'amour anéanti est indénouable. Si le journal est un moyen de résistance, une alternative : « Le livre lutte avec la fatigue qui se crée de la lutte du corps contre les assauts du virus. » (p. 69), il est aussi l'aveu d'un deuil anticipé. Le sort thanatologique commun, dont Guibert parle, apparaît comme un ciment qui lie entre eux les malades, mais qui contribue à les stigmatiser davantage en une communauté morbide.

L'écriture autobiographique du sida excède la mise en scène du travail de la mort puisque Dreuilhe ne fait pas qu'adopter le point de vue. La compétence de la mort est un événement réel pour le diariste. Et le deuil de l'absent ne se résout pas puisque cet absent se transpose en la personne même qui écrit. Explorer l'altérité, à travers l'écriture autobiographique du journal de sida, ne veut plus uniquement dire, comme Chiantaretto l'avance, la figuration d'un absent et l'exploration de ses liens identificatoires. Le diariste séropositif s'explore avec la conscience aigüe de la mort à venir.

Fonction sociale

[...] le mourant tombe hors du pensable [...] dans une société où la disparition des sujets est partout compensée et camouflée par la multiplication des tâches [...] il faut l'éliminer pour que se poursuive le discours qui inlassablement articule des tâches et qui construit le

récit occidental du « il y a toujours quelque chose à faire ». [...] il ne peut qu'être ob-scène. Donc censuré, privé de langage, enveloppé dans un linceul de silence : innommable ¹⁰.

Le récit autobiographique du sida met en jeu l'imaginaire social et individuel relatif à la maladie et à la sexualité, au deuil et à la mort — ce corpus se caractérise par une anthropologie de l'expérience. Il est à envisager comme une construction discursive au confluent de la société et de l'expérience propre de l'individu qui y circule, s'y inscrit, y écrit. Interroger les différentes modalités de l'autobiographie lorsqu'il est question du journal du sida, c'est questionner le genre autobiographique même et examiner les relations entre le texte et le hors texte. Dans le cas précis du journal de sida, on l'a vu, il est impossible de faire l'économie du statut de l'auteur. En se dressant contre un discours social critique et moralisateur dont les personnes vivant avec le sida sont les victimes, l'expérience de vivre avec le sida relatée dans ces journaux brise le silence et/ou le discours conventionnel entourant le sida et les homosexuels : « Dans ces pages, je me sens parfois un prophète prêchant un messianisme humanitaire, désireux d'aider ceux qui souffrent du même mal pour qu'ils s'affranchissent eux aussi de la double tyrannie du SIDA et de la société. » (p. 187)

Du fait de sa circulation dans la société, *Corps à corps* offre un savoir autre sur la maladie où l'intimité devient une mesure de connaissance sensible. En somme, le savoir différentiel de l'expérience, parce qu'il est mis en discours, devrait contribuer à élargir la façon dont on peut penser le sida. Le projet de Dreuilhe comporte une dimension de réappropriation discursive indéniable : « Nous autres sidatiques, tout à notre survie, n'avons pu empêcher ces spécialistes diserts de nous voler du seul bien qui nous restât : notre maladie. » (p. 11) En ce sens, l'écriture autobiographique du sida est à mettre en relation à la dynamique du témoignage. Le diariste atteint du sida ou séropositif reprend la terrible parole dont il se sentait dépossédé pour, à son tour, la relancer d'une autre façon dans l'espace public.

Dans le journal de sida, la construction identitaire du sujet revêt un caractère paradoxal puisqu'il est condamné, à court terme, à disparaître. En ce sens, le projet même d'écrire sa propre mort devient un foyer d'indiscipline qui s'érige contre la mort en s'opposant aux discours dominants sur le sida. L'écriture, comme l'avance de

Certeau, « [...] laisse reparaître l'autre indiscret dont le texte social voulait prendre la place ; elle met en scène, dans le lieu même de son élimination, l'exclu inséparable dont la sexualité et la mort ramènent tour à tour l'interrogation¹¹. » La référence à la sexualité, nous l'avons vu, n'est pas vaine. Le corps à corps dont il est ici question renvoie aussi bien au corps à corps amoureux qu'à la lutte à mort. C'est le propre du sida, entendu comme un paradigme producteur de discours, de mêler la vie à la mort. De manière subtile, cette interrelation entre la sexualité garante de la vie par la reproduction et la mort participe à la dénonciation du caractère non-productif, gratuit et donc répréhensible de la sexualité homosexuelle. Comme si, parce qu'en dehors d'une économie de (re)production, les pratiques homosexuelles pouvaient mettre en faillite un ordre social établi. Si on poursuit cette logique, le corps à corps amoureux homosexuel serait, en lui-même, un combat. Or, c'est au cœur de l'interrogation dont parle de Certeau qu'émergent les discours moralisateurs qui stigmatisent les individus atteints du VIH ou du sida — discours contre lesquels viennent se poser les œuvres autobiographiques du sida. Dans ce contexte, écrire est véritablement « [...] un geste de mourant, une défection de l'avoir en traversant le champ d'un savoir [...]»¹² auquel le journal de sida apporte un relief particulier. Certes, écrire est un acte de résistance. Mais le diariste séropositif ou sidéen qui en écrivant se dresse contre sa propre mort, se dresse aussi contre lui-même¹³. Bien que légitime, son discours viendra-t-il alimenter un discours social qu'il s'applique à rejeter ?

Quant au recours (presque abusif) à l'allégorie militaire dans le journal de Dreuilhe, je veux spécifier qu'elle est avant tout stratégique. Dans l'optique de la fonction sociale du journal de sida, plusieurs hypothèses, sans s'exclure ou se contredire, la justifie. Tout d'abord, le fait de faire intervenir une expérience humaine collective, où la mort est réelle, permet de créer, par une dynamique de ressemblance, un terrain commun de compassion face à la lutte d'un individu (d'un groupe d'individus) contre le sida. Vu sous un autre angle, la connaissance historique véhiculée par le journal de Dreuilhe, alors qu'il se réfère à l'histoire des guerres contemporaines, apparaît comme une démarche visant à intégrer l'histoire des homosexuels marqués par le sida à l'Histoire des catastrophes mondiales. Un souci de faire voir, de faire comprendre l'expérience du sida est bel et bien présent dans

Corps à corps. Le lecteur est convié à une lecture périlleuse dans la mesure où l'on s'adresse, avec une certaine violence, à sa propre sensibilité vis-à-vis de la souffrance d'autrui, vis-à-vis de la mort qui guette.

NOTES

1 Alain Emmanuel DREUILHE, *Corps à corps : journal de sida*, Paris, Gallimard, 1987, p. 185. Notes ultérieures entre parenthèses.

2 Voir Eds. Suzanne Poirier et Timothy F. Murphy, *Writing AIDS: Gay Literature, Language and Analysis*, New York, Columbia University Press, 1993.

3 Susan SONTAG, *La maladie comme métaphore. Le sida et ses métaphores*, Paris, Christian Bourgois Éditeurs, 1993, p. 149-150.

4 Si on élargit la perspective jusqu'à l'activisme homosexuel aux États-Unis — où ces questions ont été et sont encore débattues — on peut penser que la coalition d'individus vers un but commun est quelque chose de souhaitable et de nécessaire. Dans ce cas-ci, c'est une question de survie. Reste que la préférence sexuelle est un bien mince dénominateur commun. Dans son article « Is the Rectum a Grave? », Leo Bersani interroge, justement, comment la préférence sexuelle est devenue garante d'une identité, comme si l'individu était confondu avec ses pratiques sexuelles... Ici encore se fait sentir l'ambivalence entre l'intime et le collectif.

5 Hervé Guibert, dans *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, écrit : « [...] c'était désormais une certitude qu'en plus de l'amitié nous étions liés par un sort thanatologique commun. » (p. 107)

6 Un principe de hiérarchisation des malades est à l'œuvre. Principe qui est à relier aux revendications de l'activisme gay aux États-Unis. Avec l'apparition du sida, les groupes d'activistes homosexuels se sont battus non pas pour exiger que leur soient reconnus des droits, au même titre que les hétérosexuels, mais pour conserver les acquis gagnés de vive lutte depuis Stonewall. En effet, la crise du sida force les groupes d'activistes à se serrer les coudes... On peut penser, de façon hypothétique, que l'exclusion des usagers de drogue par intraveineuse et des malades de communautés ethniques socialement défavorisées de la lutte anti-sida, que mènent les groupes de pression gay tend à resserrer les mailles de l'identité gay autour de ce qui est le plus socialement acceptable. Bien sûr, ce n'est qu'une hypothèse. Le cas des hémophiles et des femmes non-prostituées et non-droguées, dans les années où Dreuilhe écrivait son journal, occupait peu. Le sida était encore amplement considéré comme une affaire de promiscuité sexuelle et donc d'homosexuels.

7 Sander L. GILMAN, *Disease and representation : Images of Illness from*

- Madness to AIDS*, Ithaca and London, Cornell University Press, 1988, p. 2.
- 8 Dans plusieurs journaux de sida, les auteurs font preuve d'un sentiment de culpabilité qui étonne. Dreuilhe écrit : « Dans notre mentalité maladivement coupable, chaque attaque du virus correspond à un accouplement superflu du passé. » (p. 192) Voir, entre autre, *Les jardins de Méru* de Denis Bélanger.
- 9 Jean-François CHIANTARETTO, « À propos de l'autobiographie », *L'autobiographie*, Paris, Les Belles-Lettres, 1988, p.133-141.
- 10 Michel de CERTEAU, *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, Paris, « Folio », 1990, p. 285.
- 11 *Ibid.*, p. 285.
- 12 *Ibid.*, p. 283.
- 13 Martine Delvaux, dans son article « Des corps et des frontières : les lieux du sida », (*L'esprit créateur*, automne 1997) écrit de la métaphore guerrière dans *Corps à corps* qu'elle est un transport : « [...] celui d'un corps social paranoïaque qui rejette un sida qui fait néanmoins partie de lui [...]; celui aussi d'un corps (de) sidéen(s) appelé à se construire non seulement dans le cadre de ce rejet social mais à l'intérieur d'une division qui dresse le sidéen contre le sida, c'est-à-dire, quelque part, contre lui-même. », p. 2.

BIBLIOGRAPHIE

- BÉLANGER, Denis, *Les jardins de Méru*, Montréal, Boréal, 1993, 137 p.
- BURGER, Maurice, Brian Wallis and Simon Watson editors, *Constructing Masculinity*, New York and London, Routledge, 1995, 320 p.
- CERTEAU, Michel de, *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, 349 p.
- CHIANTARETTO, Jean-François, « À propos de l'autobiographie », *L'autobiographie*, Paris, Les Belles-Lettres, 1988, p. 133-141.
- DUVE, Pascal de, *Cargo vie*, Paris, J.-C. Lattès, « Le livre de poche », 1993, 116 p.
- DELVAUX, Martine, « Des corps et des frontières : les lieux du sida », *L'Esprit Créateur*, vol. XXXVII, no. 3, automne 1997, p. 83-93.
- DREUILHE, Alain Emmanuel, *Corps à corps. Journal de sida*, Paris, Gallimard/Lacombe, « Au vif du sujet », 1987, 203 p.
- DÜTTMAN, Alexander Garcia, *At Odds with AIDS : Thinking and Talking About a Virus*, Stanford (CA.), Stanford University Press, 1996, 144 p.
- FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité 2. L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984, 285 p.
- FOUCAULT, Michel, *Surveiller et punir : Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, 315 p.
- GILMAN, Sander L., *Disease and Representation : Images of Illness from Madness to AIDS*, Ithaca and London, Cornell University Press, 1988,

320 p.

GUIBERT, Hervé, *Cytomégalovirus. Journal d'hospitalisation*, Paris, Seuil, « Point » 1992, 92 p.

GUIBERT, Hervé, *Le protocole compassionnel*, Paris, Gallimard, « Folio », 1991, 260 p.

GUIBERT, Hervé, *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, Paris, Gallimard, « Folio », 1990, 282 p.

HAYER, William, *The Body of This Death : Historicity and Sociality in the Time of AIDS*, Stanford (CA.), Stanford University Press, 1996, 221 p.

KRUGER, Steven F., *AIDS Narratives : Gender and Sexuality, Fiction and Science*, New York and London, Garland Publishing, Inc., 1996, 404 p.

POIRIER, Suzanne et Timothy F. Murphy, *Writing AIDS: Gay Literature, Language, and Analysis*, New York, Columbia University Press, 1993.

SONTAG, Susan, *La maladie comme métaphore. Le sida et ses métaphores*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1993. 235 p.

WARNER, Michael, Editor, *Fear of a Queer Planet : Queer Politics and Social Theory*, Minneapolis and London, University of Minnesota Press, 1994, 334 p.

WEEKS, Jeffrey, *Against Nature: Essays on History, Sexuality and Identity*, London, River Oram Press, 1991, 224 p.